

ESSAIS

La mémoire vive du génocide arménien

24 avril : on commémore le génocide arménien de 1915. Deux livres rappellent que la Turquie n'a toujours pas reconnu sa responsabilité dans ce premier génocide du XX^e siècle.

LA TURQUIE ET LE FANTÔME ARMÉNIEN. SUR LES TRACES DU GÉNOCIDE,

de **Laure Marchand et Guillaume Perrier.**
Éditions Actes Sud, 2013, 224 pages, 23 euros.
ENFANTS D'ARARAT. TÉMOIGNAGES POUR LA RECONNAISSANCE DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN,
de **Françoise Rossi.**
Éditions L'Harmattan, 2013, 222 pages, 20 euros.

Les deux auteurs de *La Turquie et le Fantôme arménien*. Laure Marchand et Guillaume Perrier, correspondants de quotidiens français dans ce pays, ont mené une enquête sur le terrain, carte à la main en quelque sorte. Un chemin de l'horreur dans des zones aujourd'hui en grande partie dépeuplées de ces Arméniens, là où ils étaient en nombre il y a près d'un siècle, chassés et massacrés par le pouvoir Jeunes-Turcs et leurs suppléants kurdes (dont on sait la situation aujourd'hui...). « *L'humanité ne peut plus vivre avec, dans sa cave, le cadavre d'un peuple assassiné* », rappellent les auteurs en reprenant la célèbre formule de Jean Jaurès. Mélange d'enquêtes et de reportages qui dresse le portrait de ce « *fantôme arménien* », qui ne cesse de hanter tant les Turcs que les Arméniens eux-mêmes. Et de citer le philosophe Marc Nichanian, qui, constatant, lors d'une conférence à Istanbul, ce besoin de reconnaissance du génocide, voire



Documents de l'Association pour la recherche et l'archivage de la mémoire arménienne.

de vengeance, affirmait : « *Ils ont condamné les survivants à la folie*. » Un ouvrage remarquable par le champ couvert, qui interroge les mémoires communes, parfois opposées, et dresse le décor de ce qui, au-delà du drame humain, a été et reste une question politique.

Ces survivants, il en reste peu, presque cent ans après. Mais leurs descendants sont là. Une partie se trouve encore en Turquie, d'autres composent la diaspora. Françoise Rossi est allée à la rencontre de ces *Enfants d'Ararat*, selon le joli nom de son livre sous-titré *Témoignages pour la reconnaissance du génocide arménien*. Elle s'est plus particulièrement intéressée à ces communautés arméniennes du sud de la France (notamment la Côte d'Azur) et a

su dégager, à travers les paroles généreuses où l'on sent la volonté de perpétuer les mémoires de vies individuelles, la force du groupe. Du souvenir du génocide qui se transmet à l'intégration dans une nouvelle société, c'est une saga qui défile devant nous. Ces Arméniens, rejetés comme la peste au début, relégués dans des camps comme Oddo, à Marseille, et pourtant nombreux à avoir défendu la France contre l'occupant nazi. Des Arméniens de France, entrepreneurs, bâtisseurs, constructeurs, travailleurs, qui ouvrent leurs grimoires secrets pour que le génocide soit reconnu, y compris par la Turquie, et que ce négationnisme-là soit aussi condamné.

PIERRE BARBANCEY



L'INVITÉE DE LA SEMAINE

CAROLINE FOUREST,

ESSAYISTE, RÉDACTRICE EN CHEF DE LA REVUE PROCHOIX.

Pour une internationale laïque

Les intégristes existent dans toutes les religions. Aucune n'est en soi plus dangereuse qu'une autre. Seul le contexte dans lequel ces intégristes évoluent – le degré de sécularisation ou au contraire de théocratisme d'un pays – explique leur emprise plus ou moins néfaste. Le reconnaître permet de bâtir un front du refus universaliste qui n'oppose pas une religion, une civilisation ou une identité à une autre, mais propose au contraire une internationale laïque transcendant les frontières et les cultures. Elle est urgente. Car l'internationale des intégristes, elle, est bien soudée. Il suffit de voir les passerelles existant entre les intégristes. Frigide Barjot se rendant au congrès de l'UOIF (tendance Frères

musulmans) ou le président de l'UOIF se rendant à La manif pour tous...

Le danger vient moins de ces liaisons dangereuses que de nos aveuglements. Celui de la droite républicaine, prête à monter sur ses grands chevaux face à l'intégrisme musulman, mais

« Les intégristes de toutes les religions ne sont jamais du côté des damnés, mais du côté des dominants. »

moutonnaire et étrangement passive quand il s'agit de l'intégrisme catholique. Celui d'une certaine gauche, toujours prête à brandir le drapeau de la laïcité pour tenir tête à l'Église catholique, mais parfois étrangement

embarrassée quand il s'agit de tenir tête à l'intégrisme musulman. Au nom de la peur de stigmatiser, de flatter parfois d'une complicité cynique envers ceux que la gauche perçoit comme des damnés de la Terre, en guerre contre l'impérialisme américain et le sionisme. Ceux-là se trompent. Les intégristes de toutes les religions ne sont jamais du côté des damnés, mais bien du côté des dominants. La solution n'est pas de fermer les yeux face au danger, bien réel, qu'ils représentent. Mais de se battre sur tous les fronts à la fois : contre l'intégrisme et contre le racisme. En un mot, de se battre contre toutes les formes de domination, sous toutes les latitudes, sans relâche et sans frontières.

PHILO

DE CYNTHIA FLEURY

Data mining et esprit humain

Le Siècle avait déjà inspiré le Club XXI^e siècle. Dorénavant, c'est « le siècle numérique » qui cherche à faire un clin d'œil à son aîné et à réunir la fine fleur du monde digital. Leur enthousiasme est sans ombres et leur objectif clair : la filière numérique doit contribuer pour près de 10 % du PIB d'ici à 2020. Pour espérer connaître une vision plus critique de l'administration numérique du monde, il faut plutôt se tourner vers l'ouvrage d'Éric Sadin, *l'Humanité augmentée* (Éditions L'Échappée, 2013), qui montre comment l'humanité se voit marginalisée par ses propres créations.

« Non, le transhumanisme n'expose pas l'axe majeur de notre devenir (...). Le fait contemporain, autrement plus décisif et déterminant, renvoie à notre immersion continue au sein de flux informationnels aux attributs déductifs et réactifs. » C'est l'ère de l'anthrologie, décrit par Sadin comme la nouvelle condition humaine toujours

Le rapport à la technique devient totémique...

plus secondée ou redoublée par des robots intelligents. Un assistantat permanent qui réinvente la servitude volontaire et le contrôle sécuritaire de nos vies et de nos comportements. Grâce au couplage inédit entre les organismes physiologiques et les codes numériques, des « atlas comportementaux et relationnels » s'élaborent. La « mathématisation du monde » qui édifie un « redoublement algébrique » crée une « couche chiffrée artificielle médiatisant notre relation aux faits et aux choses ».

En d'autres termes, Sadin confirme l'intuition d'Elul qui avait anticipé le caractère confiscatoire de la décision humaine par l'informatique, soit ce « complément cognitif supérieur ». Petit à petit le data mining prend le pas sur l'esprit humain. Le seul exemple du trading algorithmique est éloquent : les trois quarts des échanges d'actions aux États-Unis sont aujourd'hui exécutés par des ordinateurs. Le rapport à la technique devient totémique. Et le smartphone en est la quintessence. Celui-ci autorise une connexion spatio-temporelle quasi continue, valide l'avènement d'un corps interface, devient l'instrument d'assistantat indispensable, l'instance de géolocalisation et le pourvoyeur de réalité augmentée, appelée à devenir l'ordinaire de la perception humaine.

Pour beaucoup, rien de grave dans cette libération numérique. D'autant que l'intelligence artificielle ne pourra jamais égaler celle produite par les humains. C'est loin d'être vrai. Simondon avait déjà bien vu que le perfectionnement des machines recelait une certaine marge d'indétermination, pour être sensible à l'information extérieure. « Un saut, poursuit Sadin, dans l'histoire de la computation automatisée est ici franchi, accordant à des codes informatiques la licence de dépasser dans une certaine mesure et dans un champ déterminé nos facultés de compréhension, grâce à leur habilité à traiter quasi instantanément l'intégralité des facteurs à l'œuvre, en vue de générer des inférences à pertinence optimale. Une ontologie inédite imprime dorénavant une strate de la techné, non plus seulement chargée d'exécuter des tâches fixes, mais s'offre prioritairement comme un complément cognitif supérieur. »

Mais, là encore, les technophiles rétorqueront que le risque est minimal dans la mesure où l'intelligence artificielle est dépourvue d'énergie libidinale susceptible d'exciter la révolte et le sens de l'Histoire. Cependant, nul ne peut nier qu'il y a dans le Big Data quelque chose de l'ordre de l'arme de destruction massive : la « faculté de jugement computationnel » est en train de se substituer à la faculté de juger, chère à Kant. Le pouvoir politique fondé sur la délibération s'effrite au profit des projections algorithmiques censées nous instruire sur la pertinence de choix publics. Rien de moins.